RÂBI'A DE FEU ET DE LARMES

SALAH STÉTIÉ

Spiritualités vivantes

Albin Michel

RÂBI'A DE FEU ET DE LARMES

SALAH STÉTIÉ

Râbi'a al-Adawiyya (713-801) est la première grande figure du soufisme, et il n'est pas indifférent qu'elle soit une femme. Elle est l'objet d'une vénération encore vive de nos jours, aussi bien au sein des milieux populaires que des cercles soufis. Ses paroles et ses poèmes, recueillis et transmis au fil des siècles par une chaîne ininterrompue de spirituels, conservent toute leur actualité.

Son rayonnement et sa personnalité de feu lui permirent toutes les audaces. On raconte notamment qu'elle se promenait avec un seau d'eau et une torche : le premier, disait-elle, était destiné à éteindre le feu de l'Enfer, et le second à porter le feu au Paradis – ceci pour faire valoir une spiritualité totalement désintéressée, qui ne procède pas d'un marchandage moral avec Dieu.

Après une biographie et une introduction lumineuse, Salah Stétié nous offre une magnifique traduction des poèmes et des propos qu'il nous reste de la sainte, accompagnées des calligraphies du grand artiste Ghani Alani.

9 782226 320193

Rabia de Bassorah. Miniature indienne, école moghole, vers 1725. Hyderabad, Salarjung Museum. Traduction du texte : « Mon Bien-Aimé, c'est Dieu ! Il est le signe ! » – © Roland et Sabrina Michaud / akg-images.

22 5987 6
ISBN 978-2-226-32019-3
VOLUME A

SALAH STÉTIÉ

RÂBI'A DE FEU ET DE LARMES

Calligraphies de Ghani Alani

Albin Michel

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Collection « Spiritualités vivantes »
dirigée par Jean Mouttapa et Marc de Smedt

Édition originale :
© Fata Morgana, 2010

Pour la présente édition :
© Éditions Albin Michel, 2015

Le fouet de Râbi'a

Cette rapide biographie pour situer Râbi'a al-Adawiyya, la première sainte, mystique et soufie de l'Islam, est un portrait en façon de miroir cassé. Quelques dates, quelques événements : c'est tout ce que l'histoire des pauvres a retenu d'elle. Quant au reste, c'est Râbi'a qui parle, et son propos fut soigneusement retenu. Elle dit ce qu'elle a à dire aux uns et aux autres, dans le langage aiguisé comme une lame qui est le sien, pour les délivrer, tous ces malheureux qui mendient les miettes de son festin secret, des nœuds qui les enserrent et les asphyxient. À travers leurs questions ou leurs sollicitations, elle s'adresse avec une tendresse inouïe à ce Dieu exigeant et terrible qu'elle porte en elle. Parfois, c'est directement à Dieu qu'elle parle, avec humilité, avec amour, avec quelle véhémence aussi !, – ses yeux pleins de larmes et son pauvre corps secoué de sanglots. Cela n'empêche pas, ici et là, dans sa relation

avec son Seigneur, une note d'humour, familiarité tremblante de la proximité recherchée et peut-être obtenue, manière de camoufler en espérance de joie l'indéracinable peur. Et si l'émotion d'amour est la plus forte et si plus angoissant est en elle le lacet de la passion qui la saisit tendrement mais fermement à la gorge, alors éclate le poème et sa lumière éclaire la scène irradiée, irradiante. Tout cela s'est passé un siècle après la mort de Muhammad et les débuts de l'Islam, brûlant comme l'objet de la *mubâhala*, fer porté au rouge qu'on tendait aux parieurs pour ou contre Dieu afin de les départager. Fer impitoyable à ceux qui perdaient le pari. Intense époque que celle-là. Certains, comme Hassan al-Basrî ou notre Râbi'a, découvrent qu'on peut appartenir à Dieu sans relever pour autant du siècle, lequel regarde avec étonnement, émotion et même dérision parfois, mais toujours un certain respect, se dérouler le beau brocart mental de ces vies admirablement sacrifiées à la plus haute des ferveurs. Sacrifiées au Très-Haut, justement, qui est l'un des Beaux Noms d'Allah. Râbi'a n'est pas une femme, je veux dire un être féminin (sous-entendu : faible) pour ceux qui la côtoient ou qui, venus de loin à sa rencontre, ont entendu parler d'elle et ont été touchés par l'une des ondulations spirituelles qui, autour du point central qu'elle figure, n'ont pas fini de s'étendre ni en son

temps ni dans la suite des temps. Pas une femme, mais une athlète de Dieu, semblable en cela à la future Thérèse. Les plus grands mystiques ne s'y sont pas trompés : avec elle, dont finalement on sait peu de choses sinon que son existence a été vouée seulement à l'essentiel, c'est l'âme, coupée à vif par le Seigneur, qui révèle, phosphorescente, sa tranche nue. L'intelligence qu'il faut, elle la possède et elle peut discuter, sinon de théologie dogmatique, du moins de l'intuition spirituelle qui est la passerelle des âmes et qui, plus vigoureusement encore, est le pont entre le Créateur consentant et sa créature consentie. Cela, Râbi'a – la « Quatrième » : tel est le sens inattendu de son prénom – nous le dit soit directement soit indirectement, toujours avec feu mais jamais sans crainte ni tremblement. Autour d'elle, d'autres aussi nous le disent : les propos de la grande soufie, s'ils s'avèrent parfois allégoriques ou même mythiques, sonnent vrai : vérité première et vérité seconde y confondant leurs clés et leurs charmes. Et quand la prose s'arrête de parler – prose superbe d'être toujours si juste dans sa verbalité inspirée –, alors s'élève, comme se murmure une chanson émue et aimée à bouche close, le pur moment du chant, celui en qui le cœur serré consent enfin à se desserrer un peu.

Le présent petit livre est constitué d'une part des poèmes de Râbi'a, et, d'autre part, de

quelques parcelles de son mystérieux savoir. Je parlerai dans un autre chapitre de la poésie de Râbi'a. Pour le moment, je voudrais insister sur la qualité de ses propos qui n'ont pas besoin d'être présentés tant ils se suffisent à eux-mêmes par leur densité et par la force légère de l'inspiration dont ils témoignent. Densité et légèreté comme d'une matière fissible susceptible à chaque instant d'exploser. D'exploser en Arbre de Vie. Évoquons brièvement la vie de Râbi'a.

Elle serait née à Bassorah, la grande cité du sud de l'Irak, en l'an 95 de l'Hégire (713 après J.-C.) soit quatre-vingt-cinq ans après la mort de Muhammad. Est-elle issue des al-'Âtiq, branche de la noble tribu des Qays ? C'est possible. Elle est la quatrième-née de la famille, d'où ce prénom étrangement et prosaïquement numérique qu'elle va si magnifiquement illustrer. Très tôt orpheline de père et de mère, elle est, d'après le grand 'Attâr, le chantre du Langage des oiseaux, d'une origine très pauvre, situation dont elle fera ensuite, délibérément, la règle et la chance de son existence terrestre. Avant de se consacrer entièrement à la recherche anxieuse du Bien-Aimé, à la méditation fiévreuse et à la prière incessante et infinie, elle aurait pratiqué le métier de flûtiste (avec l'arrière-plan symbolique que l'on

devine, la flûte étant l'une des modulations de l'âme) et ensuite celui – comme l'aurait été son père avant elle – de passeur sur l'Euphrate pour permettre, grâce à sa barque, aux habitants d'une rive de franchir le fleuve et de gagner l'autre rive (dans ce cas aussi, l'arrière-plan symbolique est évident). A-t-elle connu en outre, cette Toute-Pure, les bas-fonds de la prostitution comme l'un de ces terribles détours que Dieu ménage à ses préférés pour mieux les accueillir à l'issue du dédale ? A-t-elle été vendue comme esclave par un méchant homme pour la très modique somme de six dirhams ? 'Attâr*, son meilleur biographe, nous l'assure dans son Mémorial des Saints. « Son patron, affirme-t-il, la faisait travailler très dur. Râbi'a, si maltraitée qu'elle fût, continuait de jeûner. Ses nuits, elle les passait en état d'oraison, jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Une fois, son maître se réveillant de nuit, l'a vue prosternée en train de prier : "Ô mon Dieu, disait-elle, Tu sais que le désir de mon cœur est de T'obéir et que la lumière de mes yeux est au service de Ta Cour. S'il ne se fût agi que de moi, je n'aurais cessé de Te prier même une heure durant mais Tu m'as placée sous l'autorité de cette créature..." Et sur elle, qui

* Farid-ud-Din 'Attâr, *Le Mémorial des Saints*, Le Seuil, 1976.

priait ainsi, brillait une lampe suspendue dans le rien, éclairant toute la maison. Le maître ne dormit plus cette nuit-là. Au matin, il la fit appeler et lui proposa de lui rendre la liberté à moins qu'elle ne voulût continuer à vivre dans la grande demeure avec tous les habitants de celle-ci pour la servir. Mais elle demanda à partir et obtint immédiatement l'autorisation de le faire. Elle se dirigea aussitôt vers le désert, voyageant par la suite dans le monde proche et s'adonnant à son œuvre de piété. »

Les histoires légendaires de Râbi'a vont se multiplier à foison. Le sire de Joinville, compagnon et chroniqueur de Saint Louis durant la septième croisade recueillera, en Orient, le récit de Râbi'a se promenant dans la rue avec un brandon allumé dans une main « pour brûler le Paradis » et un seau d'eau dans l'autre main « pour éteindre l'Enfer », cela en espérance et témoignage du désintéressement absolu que sollicite l'amour de Dieu. Cette magnifique anecdote se répandra très vite dans toute l'Europe où elle sera attribuée à l'une ou l'autre des saintes chrétiennes. Ces saintes, toutes ces saintes, à commencer par Râbi'a elle-même, je les crois accordées et communicantes et je ne vois nulle objection à ce que la mystique de Bassorah (ville qu'elle semble n'avoir que rarement quittée pour des retraites dans l'espace vide mitoyen à la cité et sans doute une fois

pour un pèlerinage à La Mecque) ait émigré spirituellement si loin.

Elle se retirera souvent au désert. On lui rendra visite, les plus illustres des mystiques mais aussi les plus humbles parmi les hommes et les femmes. Malgré elle, qui n'a rien d'une dogmatique, on la voit qui se met à prêcher et à enseigner le Pur Amour. Elle ne s'alimente presque pas. Elle refuse les dons les plus nécessaires et les mieux intentionnés. De ses mains elle creuse dans sa petite maison le profond trou qui lui servira de tombe. Elle aime son Dieu avec une certaine forme de délire, consciente de sa longue vacance hors d'elle, – et elle tremble. Aimer, semble-t-elle dire, c'est trembler : trembler que l'Aimé ne s'éloigne, trembler de Le perdre de vue, trembler qu'une coupure n'advienne là où l'on peine si fort à rejoindre l'Unité. Un jour viendra enfin où, si vieille et si faible devenue, elle consentira qu'une servante l'assiste. Elle finira par obtenir ce dont son espérance a toute sa vie rêvé : mourir. C'était la seule chose essentielle qui lui manquait. Elle mourut donc, âgée de près de quatre-vingt-dix ans, à Bassorah, en l'an 183 de l'Hégire (801 après J.-C.), année où, à Aix-la-Chapelle, Charlemagne venait d'être couronné empereur d'Occident.

C'est une satisfaction d'intense nature que de penser que c'est une femme en Islam, religion

et culture accusées souvent de misogynie, qui se trouve être, parmi tant d'inspirés, l'une des vectrices de la grande inspiration soufie. Une femme déterminante comme peu d'hommes l'auront été. « Une athlète de Dieu », ai-je dit. Ses propos nous frappent de plein fouet en plein visage – pour l'éternité. Ses poèmes sont paroles d'éternité. L'angoisse et la félicité s'y tiennent la main. L'émotion partout affleure. Le quatrain de Djâmi au sujet de Râbi'a mérite ici d'être rappelé pour clore cette première évocation illuminante :

Si toutes les femmes ressemblaient à celle-là
que nous avons nommée
Sans doute les femmes seraient-elles préférées
aux hommes
Les femmes ne font aucun tort au Soleil
Ni les hommes ne font honneur à la Lune

La flûte de Râbi'a

Nul ne connaît l'ordre dans lequel les poèmes qui suivent ont été composés. Proposés au gré des transmetteurs, certains ne nous sont parvenus d'ailleurs que sous forme fragmentaire. Parfois ces poèmes ont été attribués à d'autres mystiques que la nôtre. Celle-ci, de son côté, malgré son ton inimitable – ce coup d'archet initial, cette compacité dans le dit, la « chute » abrupte de son vers – a pu reprendre à son compte, parmi les premières formulations du soufisme, quelques thèmes ou expressions déjà consacrés. Cela pourtant me semble moins évident que l'inverse dans la mesure, justement, où Râbi'a est l'une de ceux, parmi les grands intuitifs et intuitives vivant dans la familiarité redoutable d'Allah, à avoir fait de la poésie son chemin de prédilection. Dans les premiers temps du soufisme elle n'a pu être que copiée, si bouleversante était sa démarche et si singulier son accent. Je parie, en poète, sur l'originalité

et sur l'« originellité » des poèmes qu'on va lire et me dis que ma Râbi'a est tout autant que la sainte d'Avila à venir une source si pure qu'on ne saurait mélanger quoi que ce soit, fût-ce occasionnellement, à l'eau née de la transparence de la personne – cette personne-ci et nulle autre qu'elle. Les transmetteurs ont beau faire, avec d'ailleurs la meilleure volonté du monde, ils ont beau se prendre ici et là au jeu des références plus ou moins justifiées, l'or vierge se garde intact à la hauteur où, dès le départ, il fut placé par son extracteur. L'or de Râbi'a, eût-il été attribué parfois à des comparses ou à des suiveurs, cet or reste sa propriété inaliénable et aurait-il dégagé quelque parfum (l'inspiration mystique est capable de produire de tels miraculeux effluves), le parfum monté de ces vers simples, effervescents, incandescents, est reconnaissable entre tous. Reconnaissable à l'on ne sait quelle émanation de tendresse dont la violence, là où elle existe – et comment n'existerait-elle pas ? –, éteint son cycle de feu sous une pluie de larmes.

La souffrance particulière de Râbi'a n'est pas celle de Thérèse : elle n'est pas la nostalgie de « mourir de ne pas mourir ». Ce qu'elle veut, elle, haletante, c'est l'unité advenue, pareille à celle qui fait se dissoudre les amants l'un dans l'autre, c'est le tremblement comme d'une corde tendue à se rompre du lien *méta-physique*

évoqué en termes d'invagination spirituelle. Pour cela, il y faut une vigilance de chaque seconde, une attention de nature presque maladive à tout indice concernant la possibilité de la rencontre avec le Bien-Aimé, le Tout-Aimé, la probabilité de cette rencontre et peut-être même sa proximité d'attenance – une telle vigilance, une pareille veille de tous les instants supposant que l'intéressé fasse le vœu de vivre assez longtemps, au sein fût-ce de la mort, pour ne pas rater l'occasion ni laisser s'évanouir la chance désirée. Rencontre qui, si espérée soit-elle, ne dure guère, au point que la poétesse en vient à se demander si elle n'a pas déjà eu lieu, et, dans le doute, elle continue de traquer l'Amant évasif qu'elle voudrait maintenir prisonnier dans le secret de sa conscience lors même qu'elle vaque à ses occupations ordinaires et reste en apparence « disponible [...] pour ceux qui souhaitent sa compagnie ». Ce type d'attente, l'oreille contre la porte, guettant le pas éventuel et à jamais allégé du survenant, est – je le crois profondément – de nature féminine : seule sait attendre si bien et si longuement la femme blessée d'amour et qui pressent mieux que l'homme qu'une forme intarissable de patience appartient en propre à l'acte d'aimer, lequel, d'aucune façon, ne pourrait se passer de la souffrance, son ombre portée. Les hommes, fût-ce les mystiques (voyez Hallâj), sont plus

marqués d'une postulation de sang, d'une aspiration au martyre. La spécificité de Râbi'a est ailleurs, dans cette viole ou ce violon d'Orient qui ne la quitte guère et dont elle sait, en une unique torsion de discrétion et de détermination, accompagner le feu de ses sanglots, qui – malgré le sujet qui les provoque – sont généralement jugés impudiques par nombre de ses contemporains demeurés extérieurs à l'aventure terrible qu'elle subit.

Peu de femmes, en Islam, ont eu, pour liées qu'elles fussent au labyrinthe de l'expérience intérieure, l'audace de puiser dans leur intimité le besoin, voire l'urgence, de s'exprimer au sein d'une société dominée par les hommes. Râbi'a est l'exception et cette exception étonne et détonne : la poétesse parvient non seulement à se faire entendre, mais aussi à se faire écouter et beaucoup de mystiques masculins lui apportent, de son vivant mais aussi bien après sa mort, l'hommage de leur dévotion la plus émue ainsi que de leur assujettissement à « l'œuvre » de son expérience et à la sincérité de sa voix. Elle a, de son vivant, mais aussi au fil de sa postérité, des disciples et des admirateurs éblouis. Des imitateurs également. C'est ce pour quoi les transmetteurs et les anthologistes s'égarent si souvent dans les enchaînements et les attributions. Je ne serais pas trop surpris, malgré ma finesse d'ouïe,

que plusieurs textes de cette poétesse majeure soient prêtés à quelques-uns de ses épigones, que d'autres textes, ayant été repris à leur compte par certains de ses valeureux légataires, soient définitivement intégrés à leur ouvrage et retirés, de ce fait, à leur formulatrice première. Il faudra bien qu'un jour une critique sérieuse de la texture du poème râbi'en et de la toile d'araignée des intertextualités qui lui servent d'accompagnement historico-littéraire fasse le travail de comparaison technique, d'élimination et de pondération qu'on attend d'elle : des surprises pourraient surgir. En attendant, l'œuvre connue de Râbi'a se limite à des poèmes, hélas peu nombreux, mais qu'on peut estimer exemplaires. Ils le sont par l'intensité qu'ils dégagent, par les relations intuitives et poétiques qui constituent leur champ d'échanges complémentaires, par la sorte de statue mentale autour de laquelle s'entrecroisent les vols de la parole humide de larmes, – larmes en qui la statue allégorique s'évapore et se dissipe comme un lambeau de brume entourant, de la disante, le seul *fou'ad*, mystérieux vocable qui dit tout à la fois le cœur battant, le for intérieur et la palpitation d'une conscience encore enchevêtrée à ses propres forces obscures. C'est signifier de la sorte l'unité de ces fragments, totalités accomplies. Notre poétesse rare et mystique, et d'Islam, a tracé ses quelques sillons avec plus

d'autorité et donc de vertu crédible que la lointaine Sappho de Mytilène, fille d'autres dieux, de quatorze siècles son aînée et qui, hormis la fragmentation de l'œuvre, éclairée de rien que du soleil de l'amour le plus délicieusement profane, lui est, non sans paradoxe, sœur opposable. Augustin, magnifiquement, note dans *Les Confessions :* « Il n'y a pas deux amours. »

Les leçons des anthologistes et des transmetteurs, ces permutateurs nés, regorgent, je crois l'avoir dit, d'approximations et de variantes, de vers se promenant d'un poème à l'autre et d'un auteur à l'autre, selon le recueil et le compilateur. Parmi les quelques textes que nous a légués Râbi'a, j'ai choisi, pour les traduire en langue française, ceux qui, puisés dans la tradition, me paraissaient les mieux noués et le plus justement attestés. Ils sont tout à la fois linéaires et complexes, riches de cette ambivalence qui les fait parents d'autres textes issus de la même inspiration ou d'inspirations voisines. L'inspiration mystique, comme la pluie ascendante du ciel, s'alimente à telle nappe phréatique à laquelle vient boire, partout dans le monde, la même soif spirituelle des hommes. Les hommes sont semblables, du moins par ce qu'ils cachent. Peut-être que les mystiques, en leur spécificité et à travers leurs inévitables particularismes, sont encore, entre deux seuils obscurs, plus admirablement semblables que les

autres. Plus riches de ces similitudes voilées qui font d'eux, à un niveau positif pour une fois, ces « frères » (ces sœurs) devinés, énoncés comme tels par Baudelaire.

Les poèmes sauvés de Râbi'a et recueillis dans les compilations sont au nombre de quatorze : c'est là tout le trésor dont nous disposons. J'ai privilégié chaque fois, parmi les versions, celle qui me convenait le plus, poétiquement parlant : affaire de sensibilité. Pour les poèmes, comme pour les propos les plus significatifs et les plus brûlants, j'ai signalé dans un sommaire placé à la fin du recueil le nom du transmetteur et celui de son ouvrage. Il me faut insister sur le fait qu'il ne s'agit pas ici d'un livre d'érudition mais que ce petit traité pour le bon usage de Râbi'a al-Adawiyya est, pour l'essentiel, une immersion poétique et contemplative. Cela d'autant plus que la contemplative Râbi'a n'avait rien d'une « intellectuelle » doctrinaire – ainsi que cela fut souligné. Quelques anecdotes liées à sa progéniture spirituelle qui fut – on s'en doute – nombreuse et variée, nous sont rapportées par Yafi'i, mort en 1367 : elles nous sont contées en marge de l'évocation du magnifique destin du soufi voyageur Dzoû'l-Noûn al-Misrî (« l'Égyptien »), décédé en 860. J'en retiens une que j'aime particulièrement pour son éclat tremblé dans la version qu'en donne Émile Dermenghem dans *Vies*

*des saints musulmans** : « Au bord de la mer, il [Dzoû'l-Noûn] vit une jeune fille maigre et pâle, couverte de haillons en poil de chèvre et qui paraissait courbée sous le poids d'une mystérieuse tristesse. Le vent s'étant levé, la mer s'agita ; des poissons sortaient de l'eau. La jeune fille poussa un cri et tomba à terre, puis elle se releva et dit :

– Ô mon Seigneur ! de Toi s'approchent ceux qui Te cherchent dans la solitude, à Ta grandeur les anguilles des mers houleuses ont adressé leurs louanges. Ô Toi, devant qui se prosternent les lumières du jour et les ténèbres de la nuit, le cercle du zodiaque, l'océan tumultueux, la lune illuminée et les brillantes étoiles ! Ô Toi, qui confortes les *abrâr(s)*** dans leur solitude ! Ô le meilleur des Hôtes chez qui l'on puisse descendre ! Qui a goûté à Ton amour reste à jamais meurtri !

– Que veux-tu dire ?

– Laisse-moi !

Et levant la tête vers le ciel elle poursuivit, citant Râbi'a :

Je T'aime de deux amours, amour de mon bonheur
et amour digne de Toi.

* Éditions Baconnière, Alger, 1932.

** Les *abrâr(s)* : les justes.

Quant à cet amour de mon bonheur,
c'est que je m'occupe à ne penser qu'à Toi seul,
à l'exclusion de tout autre.
« Et quant à cet autre amour dont Tu es digne,
c'est mon désir que Tes voiles tombent
et que je Te voie.
Nulle gloire pour moi en l'un ou en l'autre, non,
mais louange à Toi, pour celui-ci
comme pour celui-là !

Et elle dit à Dzoû'l-Noûn :

– Bois le vin de Son amour pour toi tant qu'Il t'enivrera de ton amour pour Lui.

Puis, poussant un grand cri, elle tomba morte. Des femmes vêtues de manteaux de poil arrivèrent, la couvrirent d'un linceul, l'emportèrent, puis revinrent dire à Dzoû'l Noûn de prier pour elle. »

La traduction d'un texte de l'arabe au français ne va pas de soi tant le génie des deux langues est divergent, voire contradictoire. C'est déjà un étrange paradoxe que celui qui consiste à vouloir transférer vers un idiome le contenu – pensées, émotions, tournures – d'un idiome avoisinant comme d'une langue latine, par exemple, à telle autre langue latine. Le tour de force, qui tient de la magie, magie blanche en l'occurrence,

se complique singulièrement quand c'est d'une langue à une autre en tout point opposée que doit se faire la translation. Oui, comment pourrait s'opérer ce tour de passe-passe sans qu'y participe inévitablement le recours à une distorsion relative du sens ou à une déformation interprétative de l'expression, forme de trahison souvent notée, et cela quel que soit le talent du traducteur ? « Comment cueillir la rose tout en préservant son parfum ? » s'interroge judicieusement le poète Adonis. Cette distorsion et cette trahison, c'est bien plus souvent la poésie qui en est la victime que la prose de qui l'approche du réel reste, sauf exception, moins soumise aux aléas de la plurivalence et aux impératifs de la musicalité. J'ai tenté, pour les poèmes de Râbi'a, faussement simples derrière leur limpidité d'immédiateté jaillissante, le jeu subtil des équivalences souhaitées, en ne perdant pas de vue que la meilleure des équivalences ne peut être que le produit d'une altération calculée. Ne pas trahir l'original, mais ne pas non plus lui obéir aveuglément en pratiquant un mode de mot à mot souvent illusoire quant à la vraie portée du sens et toujours naufrageur en ce qui concerne musique et mélodie. En matière de traduction, on le sait, il est moins important de commettre un contresens littéral que de se laisser entraîner à un contresens poétique.

Cela dit, si l'on peut éviter l'un et l'autre, c'est encore mieux.

Peut-être ne trouvera-t-on pas indifférent, à propos de la profonde divergence existant entre l'arabe, d'une part, et les langues latines (dont le français) d'autre part, de rappeler les observations décisives de Louis Massignon sur le génie comparé des deux langues. Je les tire de divers essais du grand arabisant consacrés à ce problème* : « Si nous examinons comparativement la langue arabe et la langue latine, écrit-il, il convient d'insister sur la présentation différente de l'idée dans les langues aryennes comme le latin ou sémitiques comme l'arabe. Il s'ensuit des difficultés particulières lorsqu'on veut traduire mot à mot et phrase à phrase. En effet, la syntaxe des langues sémitiques ne les prédispose pas à exposer un sujet par syllogisme ni à philosopher ; il y a une indifférenciation des conjonctions, donc pas de syntaxe de subordination. » Ailleurs, il affirme, ce qui me paraît valoir plus spécialement pour l'expression poétique, et, entre autres, pour celle des soufis : « La présentation sémitique de l'idée [...] est *gnomique* : elle impose l'idée *ex abrupto* en recourant à un mode dialectique ; elle emploie des mots rigides, aux racines immuables et tou-

* Louis Massignon, « Les sources arabes utilisées par les scoliastes latins », *Opera minora*, tome II, Dar-al-Maaref, 1963.

jours reconnaissables, à peine colorées par des voyelles floues et rares, n'admettant que peu de modalisations, toutes internes et abstraites, consonnes interpolées pour le sens, nuances vocaliques dans l'acception [...]. Les temps verbaux, mal dégagés encore aujourd'hui de la gangue des propositions nominales, sont absolus, ne concernant que *l'acte pur*, transcendant. Enfin, l'ordre des mots, dont la stratégie nous attaque de front, est lyrique, morcelé en formules saccadées, condensées, disruptives*. »

Cette façon de définir les particularités d'une langue au regard et par le moyen d'une autre langue est, me semble-t-il, particulièrement bienvenue. La thématique mystique de Râbi'a étant ce qu'elle est, il n'est pas inutile qu'elle soit éclairée de la sorte par de minutieuses précisions linguistiques. En ce qui me concerne, mon remords à l'égard de la poétesse serait plutôt d'essence musicale. N'ai-je pas comparé son recours à la poésie comme un renfort qu'un musicien demanderait à quelque viole ou violon d'avant la lettre ? Plus sagement, j'aurais dû me souvenir que l'instrument musical par excellence des soufis, symboliquement et usuellement, est la flûte, celle qui fait dire à Hallâj, écoutant

* Louis Massignon, « "Pro Psalmis", défense de l'aspect qu'assume l'idée dans les langues sémitiques », *Opera minora, op. cit.*

monter de derrière un mur la sonorité ambiguë d'un tel instrument périlleusement destabilisateur : « C'est Satan qui pleure sur la beauté de ce monde. » Parmi les nombreux récits relatifs à l'adolescence de Râbi'a, il en est un, dû à 'Attâr et que j'ai rappelé au début de ce récit, qui fait d'elle, archétypalement, une flûtiste : au temps de son extrême pauvreté et pour gagner sa vie, « elle exerça d'abord le métier de joueuse de flûte », affirme-t-il. C'est par la flûte que les cercles et les confréries soufis parviennent à atteindre un haut degré de ravissement dans la pratique de leurs exercices spirituels. Râbi'a aurait, elle aussi, cédé à la fascination de cet instrument lors de certaines réunions mystiques – comme le fera bien plus tard, au XIII^e siècle, Mevlâna Djelâl-Eddine Roûmi, immense poète et danseur, fondateur de la célèbre Confrérie des derviches tourneurs. Dans l'usage de la flûte se confondent en une longue modulation unique l'épanchement de l'âme et le trop-plein du souffle qui la fait vivre. La flûte est de nature sacrée, affirment les victimes bienheureuses de l'intériorité ravagée, hommes et femmes pour qui tout du monde n'est que signe et symbole. Et, tout compte fait, le jeu de la flûte aux lèvres de celui qui en tire toute joie, que signifie-t-il d'autre que le rapprochement de la lèvre inférieure qui dit le monde contingent avec la lèvre supérieure qui dit le plus-que-monde établi dans

l'éternel ? Unité et beauté fondues dans l'Un, écoutons, contre Hallâj lui-même et son scrupuleux puritanisme, la tonalité exquise et brûlante de la flûte de Râbi'a.

QUATORZE POÈMES

I

Qu'envers les amoureux Tu sois compatissant !
Leurs cœurs vaguant dans le labyrinthe d'amour

Le Jour de la Résurrection de leur amour est arrivé
Leurs âmes vont mettre leurs pas dans les pas de la guidance

Le choix prescrit : Paradis de l'Union perpétuelle
Ou flammes sans fin de la séparation des cœurs

II

Si tu désires souffrir pour Dieu
Tu dois rompre à tout jamais avec le monde

Dis-toi ceci : tant que te réclame l'ici-bas
L'attrait de Dieu ne viendra pas t'obséder

L'attrait d'amour pour Dieu
Il faut, pour l'obtenir, l'estimer à son juste étalon

III

Dieu, tu L'aimes sans lui céder : ah, folie !
Si ton amour était réel, tu n'aurais pu que te soumettre
Car l'Amoureux toujours devant son amour plie

IV

Mon Bien-Aimé, je ne possède que Toi
Prends pitié, en ce jour, du pécheur qui vient vers Toi

Ô mon Espoir, ô ma Paix, ô ma Liesse
Le cœur ne veut seulement que T'aimer, Toi !

V

De deux amours, je T'aime : d'un amour de passion
Et d'un amour de haut mérite dont Tu es digne

Par l'amour de passion j'ai perdu souvenir
De n'importe quel aimé qui n'est pas Toi

Par l'amour de mérite qui seul de Toi est digne
Que tombent Tes voiles et qu'enfin je Te voie !

Or, pour ces deux amours, je n'attends nulle louange
Pour l'un et l'autre, que la louange aille à Toi !

VI

Nul amant n'est de mon Amant l'égal
Et dans mon cœur il n'est place que pour Lui

Mon Amoureux se dérobe à ma vue, se cache
Mais au profond de ma conscience Il surgit !

VII

J'ai fait de Toi le Confident de mon cœur
Mais je suis disponible pour tous ceux qui souhaitent ma compagnie

Mon apparence est amicale à l'égard de mes hôtes
Mais dans mon âme c'est mon Amour qui seul réside

VIII

Mon Allégresse, mon Désiré, mon Appui,
Mon Compagnon, ma Provende, mon Pôle !

Tu es de mon cœur le Souffle, Tu es ma Toute-Espérance
Ô mon Intime, le désir que j'ai de Toi est mon viatique

Sans Toi, qui es ma mienne Vie, sans Toi, qui es ma Garantie,
Je ne me serais hasardée dans l'immensité des terres

Tant de grâce à moi proposée ! Que d'offrandes,
Que d'avantages et de présents Tu m'as donnés !

Ton Amour – désormais mon destin, ma fortune –

Pour l'œil de mon cœur altéré s'est révélé splendeur

Je n'ai d'autre que Toi, qui du désert fais fleur
Ô Fête en moi, fermement établie !

Tant que vivante je serai, de Toi je ne m'éloignerai
Tu es de ma nuit le seul Maître au sein de mon intimité

Et s'il advient qu'en moi Tu Te complaises
Alors, ô Désir de mon cœur, j'exploserai de joie !

IX

Ma coupe, mon vin, et le Compagnon sont trois
Et moi, que remplit l'Amour, je suis la Râbi'a*

Celui qui verse le vin fait circuler sans cesse
La coupe de la volupté et du luxe

Si de mes yeux je vois, je ne vois que pour Lui
Si regardée je suis, je suis vue avec Lui

Ô toi qui me blâmes, Sa beauté, oui, je l'aime
Et, par Dieu, mes oreilles n'ont que faire de ton blâme !

Que de nuits délirantes j'ai passées, feux, tourments,
Et mes yeux se sont faits sources, par mes larmes !

* « Quatrième ».

Aucune larme n'a pu remonter à sa source :
Mon union avec Lui n'a pas duré

Blessé meurtri mon œil
Plus jamais ne s'apaise

X

Être coupé de Lui
Transforme l'unique seconde en un millier de jours

Et par souffrance et affres
Une seule nuit se prolonge en un millier d'années

Cependant que s'écrient ceux qu'illumine l'Union :
« Le Jour du Couronnement, ah ! qu'il vienne ! »

Quand, révélant la Cour de l'Union,
Le rideau est à la fin levé

Et que la distance qui de l'Ami nous éloignait
Se disloque et part en pièces au battement du tambour

Tambour de mort
Tambour de la séparation

XI

Mon apaisement, ô mes frères, est dans l'isolement
Car mon Aimé pour moi se fait Toute-Présence

À mon amour pour Lui je ne vois pas de substitut,
Vécu au sein de la multitude cet amour est ma dure épreuve

Où que je sois, Sa beauté m'est lieu de contemplation
Il est ma chaire d'enseignement*, la niche de mon oraison**

Si de cet excès je meurs et qu'Il n'en soit guère content

---

* Minbar.
** Mihrâb.

Mon séjour parmi les vivants ne m'aura été
que malheur

Ô Toi, Médecin du cœur et Cime de mon
désir,
Accorde-moi l'union en Toi, celle en qui
l'âme cicatrise

Ô ma Fête, ô ma Vie, profuse éternité :
En Toi ma source ; en Toi, mon ivre
ressource !

J'ai délaissé tout le créé par espérance
De m'unir à Toi, c'est la pointe de mon vœu !

XII

Tous se vouent à Ton adoration
Car ils sont tous terrorisés par Ton enfer

Ce qu'ils espèrent obtenir, c'est le salut
Qui est pour eux le seul garant de leur dû

Sur l'enfer et sur le paradis
Moi, je n'ai rien à formuler

Sinon que simplement je dirai non
À tout ce qui prétendrait en moi prendre la
place de mon Aimé

XIII

Bien maigre mon viatique et bien peu fait
pour me conduire au terme
Est-ce lui qui provoque mes pleurs ou bien
l'interminable route ?

Ultime Objet de mon désir, de Ton feu vas-
Tu me brûler ?
Où donc alors mon espérance et, face à Toi,
ma pure terreur ?

XIV

Par Ta gloire et par Ta toute-puissance
Je ne me laisserai pas distraire de Toi
Ni de jour ni de nuit
Sinon par l'effet du seul mourir

Et d'ici là, à Ta rencontre
J'irai. Peinant.

سيدة السرائر الغامرة

رابعة العدوية

CINQUANTE-SIX PROPOS

I

Elle dit : « Prépare d'ores et déjà ce que tu offriras au Créateur et œuvre, dès à présent, pour ton rendez-vous avec Lui. Renonce au monde et que seule la mort rompe ton jeûne. »

II

Elle priait toute la nuit et c'est à l'aube seulement qu'elle s'assoupissait un peu. Puis, se réveillant en sursaut, elle s'écriait, exaspérée, à l'intention de son âme inférieure : « Ô *nafs*, jusques à quand dormiras-tu et quand te décideras-tu à te réveiller enfin ? Te voici sur le point de t'endormir d'un sommeil tel que ne pourra t'en tirer que le Cri du Jour de la Résurrection ! »

III

Propos de Râbi'a : « Qui a décrit n'a pas été décrit. Comment décrire Celui que tu prétends décrire si, en Sa présence, tu es absent ? Si en Son centre, tu t'es fondu ? Si en Sa contemplation, tu as disparu ? Si, en ta retenue, tu t'es enivré de Lui ? Si, en ton vide, tu t'es laissé combler ? Si, en ta joie, tu es terrifié ? » Puis : « Entre l'aimant et l'Aimé, il n'existe pas de distance. C'est la force du désir qui produit la parole et c'est la saveur qui provoque le besoin de décrire. Qui a goûté sait et Celui qui a décrit n'a pas été décrit. La grandeur frappe la langue de mutisme. L'angoisse révérentielle interdit au peureux de s'exprimer. La jalousie voile les concurrents aux regards. La stupéfaction perpétuée, l'angoisse inévitable, les cœurs dérivants, les secrets enfouis, les corps dévastés par la maladie et corrompus, puis l'amour, avec son inflexible pouvoir, devenu l'arbitre des cœurs ! »

IV

Elle demanda à son ami Soufiâne ath-Thawrî : « Comment les hommes définissent-ils la générosité ? » Il répondit : « Pour les tenants de ce monde-ci, être généreux, c'est donner de leurs biens ; pour les partisans de l'autre monde, c'est offrir leur âme. »

« Ils se trompent les uns et les autres, répondit-elle. La générosité est seulement l'amour de Dieu pour son Amour et sans autre considération. »

V

Abd al-Wâhid et Soufiâne ath-Thawrî rendent visite à Râbi'a, qui est gravement malade. En la voyant, saisis par l'état de faiblesse où ils la trouvent, la vénération qu'ils lui ont toujours portée les paralyse littéralement. Ils ne disent mot. Puis, s'enhardissant : « Fais une prière pour qu'Allah allège tes souffrances », lui dit Soufiâne : « Mais, répond-elle, ne sais-tu pas, Soufiâne, que c'est Dieu qui m'a délégué ces souffrances ? – Certes, que Sa Volonté soit exaltée ! » répond Soufiâne. « Tu vois bien, si telle est Sa volonté, je n'ai pas à discuter celle-ci », lui dit-elle.

VI

Une nuit, raconte-t-on, son compagnon d'esprit le plus proche*, Hassan al-Basrî, et d'autres de ses amis vinrent rendre visite à la grande soufie. Ils avaient besoin d'une lampe pour éclairer cette assemblée, mais n'en avaient pas trouvé. Râbi'a mit alors le bout de ses doigts dans sa bouche et les retira plus resplendissants qu'une lampe laquelle servit à éclairer leur réunion jusqu'au matin. Commentaire du poète mystique 'Attâr : « Si quelqu'un m'eût demandé d'où venait cette lumière, j'aurais répondu qu'elle procédait de la lumière de la main de Moïse. – Mais, lui fait-on observer, Moïse, lui, est un prophète. – Quiconque obéit à un prophète participe de son don de prophétie : cela fait partie de sa récompense. » Et 'Attâr d'ajouter en langage semi-symbolique :

* En fait, il est né et a vécu des dizaines d'années avant elle.

« Celui qui, d'une somme qu'il détient illégalement, n'en restitue même qu'une partie, reçoit déjà un don de prophétie. » Et aussi : « Si quelqu'un voit un rêve qui se révèle par la suite être vrai et si, après cela, il voit exactement en veille la scène qu'il avait aperçue en songe, c'est bien la preuve qu'il détient une parcelle de la prophétie. »

VII

On raconte qu'un jour devant elle, ses visiteurs se mirent en devoir de critiquer abondamment ce bas-monde. Elle les écouta patiemment, puis dit : « Le Prophète, que la prière et le salut de Dieu soient sur Lui, énonça : "Celui qui aime une chose l'évoque à tout propos." L'intérêt que vous portez au monde ne témoigne pas en faveur du dégoût que vous prétendez qu'il vous inspire. Car si vous n'étiez tellement obsédés par lui, il ne retiendrait même pas votre attention. »

VIII

Pendant quarante ans, elle ne leva pas les yeux au ciel, par pudeur, et pour que Dieu n'intercepte pas son regard.

IX

Elle dit un jour au mystique Soufiâne : « Tu serais le meilleur des hommes, n'était ton attachement au monde. – À quoi donc suis-je si attaché ? », demanda-t-il, étonné. « Aux *hadîth(s)* », lui répondit-elle (à savoir les propos du Prophète qui, pour vénérables qu'ils soient, ne sont pas la parole divine directement « descendue » sur Muhammad).

X

Heurtant brutalement un mur, elle se mit à saigner abondamment de la tête, mais n'y prêta aucune attention. Comme on lui demandait si elle ne ressentait pas de douleur, elle répondit : « J'étais tellement absorbée par la soumission à Sa volonté que j'en ai oublié la souffrance que Dieu, à ce moment-là, avait bien voulu m'offrir. »

XI

Elle disait : « Que de plaisirs éphémères seront à la source d'épreuves interminables ! Ô Seigneur, n'aurais-tu donc à ta disposition d'autre châtiment que le Feu ? »

XII

Quelqu'un lui demanda : « Penses-tu avoir accompli une action qui fût agréable à Dieu ? » Elle répondit : « Si une telle action a existé, ma grande peur est qu'elle ne m'ait été retournée » (autrement dit : qu'elle n'ait pas été agréée).

XIII

Un récit, sans doute plus symbolique que réel, la présente comme ayant été mariée. Devenue veuve, on lui propose de se remarier avec l'un des principaux soufis de Bassorah. Tous choisissent le meilleur d'entre eux, le plus vertueux, le plus savant, Hassan al-Basrî, lequel d'ailleurs étant mort plus de soixante-dix ans avant elle, confirme, par là-même, le côté assurément emblématique du récit. Elle accepta, dit-on, à condition de pouvoir poser à Hassan quatre questions. La première : « Que dira le Savant Juriste ? Dira-t-il que je suis morte en musulmane ou bien en infidèle ? » Hassan, honnêtement, répondit : « Dieu seul a réponse à cela. » Deuxième question : « Quand je serai dans ma tombe, les deux anges de la Mort, Nakîr et Mounkar, m'interrogeront sur ma vie et ma foi. À ce sujet aussi, serai-je à la hauteur de l'événement ? » Hassan répondit que cela faisait également partie des choses qui

étaient cachées. Troisième question : « Quand, à l'heure de la Résurrection, on distribuera les livres et que les uns, les élus, porteront leur Livre de la main droite et que les autres, les réprouvés, le porteront de la main gauche, recevrai-je le mien de la droite ou de la gauche ? » Hassan répondit que, là aussi, c'était chose inconnue. Quatrième question : « Au jour du Jugement, quand il y aura, d'un côté, les élus du Paradis et, d'un autre côté, les damnés de l'Enfer, dans lequel des deux groupes serai-je admise ? » Hassan : « Dieu seul, qu'il soit exalté, le sait. » Elle dit : « Me voici donc, pour des années encore, dans l'angoisse et dans le souci de trouver la réponse à ces quatre questions. Comment pourrais-je m'occuper utilement d'un mari ? »

XIV

On vit un jour Râbi'a courir, tenant dans l'une de ses mains un seau plein d'eau et agitant de l'autre un brandon enflammé. « Où cours-tu ainsi, maîtresse ? », lui demandèrent de jeunes disciples qui passaient par là. Elle répondit : « Avec l'eau, je veux éteindre la Géhenne et, avec le feu, je veux brûler le Ciel. Ainsi Dieu, hors de toute crainte de l'Enfer de la part de Sa créature et de toute espérance du Paradis, sera-t-Il aimé, comme Il le mérite : pour Lui-même. »

XV

Elle disait : « Tout porte fruit. Le fruit de la connaissance et du savoir est d'avancer vers la proximité de Dieu. »

XVI

Soufiâne lui demanda un jour : « Quel est pour le serviteur la meilleure façon de se rapprocher de Dieu ? – Qu'il n'ait que Lui en ce monde et dans l'autre. »

XVII

Après la mort de la grande mystique, un de ses proches rapporte : « J'ai vu en rêve Râbi'a et, dans mon rêve, je l'ai entendue me dire : "Tes dons nous sont parvenus sur des plateaux faits de lumière et chacun d'entre eux était, lui aussi, recouvert d'un voile de lumière". »

XVIII

« Ce qui, de mes actions, a été rendu visible, je le compte pour rien », disait-elle.

XIX

Elle disait : « Il n'est pas possible avec le seul regard de distinguer les différentes stations sur le chemin qui conduit à Dieu ni, avec le seul discours, d'arriver jusqu'à Lui. Mais stimule ton cœur. S'il s'éveille, alors tu verras de tes yeux le chemin et il te sera aisé de rejoindre la Station. »

XX

Hassan al-Basrî vit un jour Râbi'a assise sur l'une des rives de l'Euphrate. Il jeta son tapis de prière sur le fleuve et, s'installant dessus, il invita la mystique à venir prier avec lui sur l'eau. Elle répondit : « Monseigneur, chercherais-tu à prouver aux gens de l'Au-delà ce dont sont capables les gens de ce monde ? Montre plutôt aux hommes de ce monde ce que la plupart d'entre eux ne sauraient imaginer d'accomplir. » Puis, elle lança son tapis en l'air, et cria à son ami : « Rejoins-moi sur ce tapis, Hassan, pour que les gens plus éloignés de toi qu'ils ne le furent jamais puissent te voir à loisir ! » Elle ajouta, pour atténuer l'ironie de son propos : « Ce que tu as fait, un poisson peut le faire et ce que je fais une mouche le peut. Le plus important n'est donc pas là : il est de monter d'un degré dans l'être. » Ajoutant : « Le véritable travail est bien au-delà de tout cela et ce qui importe c'est de nous consacrer, toi, moi, et les autres serviteurs d'Allah, au vrai travail. »

XXI

Hassan al-Basrî raconte : « Je passai avec elle une nuit et une journée entières à discuter vivement de la Voie et des Mystères, si bien que nous avions fini par oublier qu'elle était une femme et moi un homme. La dispute spirituelle apaisée entre nous, je sentis que j'étais comme vidé de moi-même et qu'elle était, elle, riche de toutes les grâces qu'elle avait acquises durant notre conversation. »

XXII

Un jour, un homme lui offrit quarante dinârs pour subvenir à ses besoins immédiats. Elle fondit en pleurs, et dit : « Je n'ai jamais rien osé demander à Celui qui est le Possesseur de tous les biens. Comment pourrais-je accepter quoi que ce soit de quelqu'un qui ne possède même pas ce qu'il donne ? »

XXIII

« Un jour, raconte Hassan al-Basrî, allant rendre visite à Râbi'a pour m'enquérir de l'état de sa santé, je vis, assis à sa porte, un homme en pleurs, ayant sur ses genoux une bourse d'or. "Pourquoi pleures-tu ?" lui demandai-je. "Cette grande ascète qui prie pour nous tous, et sans qui l'humanité disparaîtrait, devrait accepter de moi cette bourse d'or, mais je crains qu'elle ne la refuse. Peut-être, oui, que de ta main elle l'acceptera." Je suis entré chez Râbi'a et lui ai rapporté la conversation. "Tu sais bien, Hassan, que Dieu, Exalté soit-Il, nourrit même celui qui Le dédaigne. Comment ne nourrirait-Il pas ceux dont le cœur déborde d'amour pour Lui ? Il ne refuse pas le pain à qui L'insulte. Comment le refuserait-Il à qui ne vit que pour Lui ? Depuis que je Le connais, je n'ai plus regardé ailleurs. Comment pourrais-je accepter un argent dont je ne sais ni la provenance, ni même s'il est licite ou pas ? Présente mes excuses à ce négociant et prie-le de s'en aller." »

XXIV

Râbi'a recevant un jour trois de ses proches, Hassan al-Basrî, Mâlik ibn Dinar et Chafîq al-Balkhî, la conversation aborda la question du dévouement. Hassan dit : « N'est pas vraiment dévoué à Dieu celui qui ne supporte pas avec patience les coups durs que lui envoie son Seigneur. » Râbi'a : « Ce point de vue relève de l'orgueil. » Chafîq dit : « N'est pas dévoué à Son Seigneur celui qui ne Le remercie pas des épreuves imposées. » Râbi'a ne sembla pas d'accord. Alors, Mâlik ibn Dînar, tenta le tout pour le tout : « N'est pas dévoué à Son Seigneur celui qui ne jouit pas des épreuves que son Seigneur lui inflige. – Il y a mieux, dit alors Râbi'a : n'est pas dévoué à Son Seigneur celui qui n'oublie pas ses plaies dans la seule contemplation de la splendeur de Son Seigneur comme les femmes d'Égypte oublièrent la lame

des couteaux qui tailladaient leurs doigts en voyant la beauté du visage de Joseph pénétrant dans la salle où elles se trouvaient réunies autour d'un repas*. »

* Récit rapporté par le Coran dans la sourate Joseph, XII, 30-31 :

« Les femmes disaient en ville
"La femme du grand Intendant s'est éprise de son serviteur : il l'a rendue éperdument amoureuse de lui ; nous la croyons complètement égarée !"

Après avoir entendu leurs propos, celle-ci leur adressa des invitations,
Puis elle leur fit préparer un repas
Et elle donna à chacune d'elles un couteau.

Elle dit alors à Joseph :
"Parais devant elles !"

Quand elles le virent,
Elles le trouvèrent si beau, qu'elles se firent des coupures aux mains... » (Traduction de Denise Masson, La Pléiade, Gallimard).

XXV

Râbi'a, durant le pèlerinage de La Mecque (*el-Hajj*), face à la Ka'aba, dit : « Voici donc l'idole que l'on adore sur terre. Soyez-en sûrs : Dieu n'en a jamais franchi la porte et n'y a jamais séjourné. »

XXVI

« D'où viens-tu ? » lui fut-il demandé. « De l'autre monde – Et où vas-tu ? – Vers l'autre monde – Que fais-tu donc en ce monde ? – Je me ris de lui » – « Comment cela ? » – « Je mange son pain tout en me consacrant au travail de l'autre monde. »

XXVII

On lui demanda : « Comment as-tu atteint un tel degré de réalisation spirituelle ? » Elle répondit : « Je n'ai fait que répéter : "Mon Seigneur, c'est en Toi que je me réfugie contre tout ce qui pourrait me distraire de Toi et viendrait à s'interposer entre nous". »

XXVIII

Quelqu'un lui dit : « J'ai commis de nombreux péchés et j'ai beaucoup désobéi. Dieu me pardonnera-t-Il si je me repens ? » Elle répondit : « Il faut que Dieu te pardonne d'abord. Ensuite tu te repentiras. »

XXIX

Al-Thawrî lui demande : « Tout contrat suppose des conditions ; toute foi s'attache à une vérité. Quelle est la base de ta vérité et de ta foi ? » Elle répondit : « Si je L'adore, ce n'est ni par peur de Son Enfer ni par désir de Son Paradis. Car si j'eusse agi de la sorte, j'aurais ressemblé au mauvais serviteur qui ne travaille que par crainte du maître ou par espoir d'être par lui récompensé. Or, si je L'adore, c'est exclusivement pour l'amour que je Lui porte. »

XXX

Des transmetteurs rapportent : « Rabah al-Qays, le mystique, embrassait un enfant de sa famille en le serrant contre son cœur. « L'aimes-tu ? » lui demanda Râbi'a. Il répondit : « Et comment ! » Elle lui dit : « Je n'aurais jamais cru qu'il y eût même une petite place dans ton cœur pour quelqu'un d'autre que Lui. »

XXXI

Parole *post-mortem* de Râbi'a parvenue par le moyen d'un songe à certains de ses amis : « Unie avec le Bien-Aimé, j'ai atteint ce dont j'ai toujours témoigné. » De son vivant, à qui lui demandait : « Celui que tu adores, est-ce que tu Le vois ? », elle répondait invariablement : « Si je ne Le voyais pas, je ne l'adorerais pas. »

XXXII

Un groupe de gens rendit visite à Râbi'a, alors malade, et ils l'interrogèrent sur son mal : « Je ne connais pas la raison de ce mal, dit-elle. Le Paradis m'ayant été révélé, mon cœur s'en est trouvé fasciné. Mon Seigneur en a-t-Il été jaloux au point de m'en tenir rigueur et de me le faire sentir ? C'est pourtant à Lui, et à rien qu'à Lui, que je réserve tout l'amour dont je suis pleine. »

XXXIII

Le mystique 'Attâr raconte : « Un riche commerçant vint rendre visite à Râbi'a et voyant que sa maison était en ruine, il lui fit présent de mille dirhams d'or ainsi que d'une autre maison en bon état. Râbi'a s'installa dans celle-ci qui était ornée de peintures, ce qui ne manquait pas de distraire son regard et son esprit. Elle finit par n'y plus tenir. Revenant vers le généreux donateur, elle lui rendit l'argent et les clés de la maison et retourna dans sa première et misérable habitation. « Là-bas, dans la grande maison, expliqua-t-elle, je me suis surprise à m'attacher à la beauté des choses, m'éloignant ainsi de mes œuvres de l'autre monde. Ici, je suis chez moi et tout entière livrée à la contemplation du Bien-Aimé. »

XXXIV

Se rendant à La Mecque avec son âne, celui-ci mourut en plein désert. Des caravaniers, voyant cela, lui proposèrent par compassion de transporter ses bagages. « Passez votre chemin, leur dit-elle. Je ne comptais pas sur vous quand je me suis engagée dans ce voyage : ma confiance, c'est en Dieu seul que je la place. » La caravane une fois partie, elle s'adressa au ciel, disant : « C'est Toi, mon Dieu, qui m'a conviée à visiter la Ka'aba et voilà que Tu fais mourir mon âne dans le désert, me laissant abandonnée et sans recours. » À peine avait-elle parlé que l'âne, s'ébrouant et comme sorti d'un petit somme, se remit sur pied. Elle le chargea de son bagage et vivement ils rejoignirent les chameliers.

XXXV

Un homme lui ayant demandé de bien vouloir l'inclure dans ses prières, elle s'adossa, tremblante, à un mur, et lui dit : « Que Dieu te pardonne : qui suis-je pour intercéder en ta faveur ? Soumets-toi à Lui, prie-Le en toute confiance. Il exauce ceux parmi Ses serviteurs que le poids de la nécessité accable. »

XXXVI

Elle dit : « J'ai toujours peur que ce que je fais ne soit utilisé contre moi. » Soufiâne ath-Thawrî rapporte que lors d'une visite qu'elle lui rendit, elle passa sa nuit à prier et, quand le matin parut, elle lui dit : « Il faut qu'aujourd'hui nous jeûnions pour rendre grâces des oraisons qui ont rempli notre nuit. »

XXXVII

« Ô toi qui te vantais de n'avoir jamais baissé la tête ni devant ce monde ni devant l'autre, où en es-tu maintenant de ta recherche ? » lui demandèrent un jour Muhammad ibn 'Aslam at-Tûssî et Na'mi Turtûssî, venus lui rendre visite. Elle répondit : « J'ai fait ce que je croyais devoir faire et je me suis frayé une voie qui s'est trouvée être le droit chemin. »

XXXVIII

En route vers la Ka'aba, elle s'isola dans le désert et, réfléchissant à voix haute, elle dit : « Mon Dieu, toutes ces merveilles me bouleversent mais je ne suis faite que d'une argile mal cuite et quant à la Ka'aba, elle n'est que de pierre. Or ce qui m'importe le plus, c'est de contempler Ton visage ! » Alors une voix tomba sur elle venue du Très-Haut : « Ô Râbi'a, comment supporterais-tu seule ce que toute la densité du monde ne saurait supporter ? Quand Moïse demanda à contempler Notre Visage, un unique atome de Notre lumière sur la montagne le jeta à terre, foudroyé. »

XXXIX

Des témoins racontent : « Râbi'a, perdue dans sa prière, reçut une écharde dans l'œil. Elle ne la sentit pas tant elle était absorbée par l'amour de Dieu en train de monter dans son cœur. »

XL

Le mystique Hassan al-Basrî lui demanda : « Te marieras-tu un jour ? » Elle répondit : « Le mariage est souhaitable à qui a la possibilité de choisir. Moi, je n'ai pas le choix. J'appartiens à Mon Seigneur et je me tiens à l'ombre de Ses commandements. Hors de cela, ma personne ne compte guère. Et comment es-tu parvenue à un tel degré de détachement ? dit-il. – Par mon extinction dans le Tout. »

XLI

Elle dit : « Si nous demandons à Dieu pardon, encore faut-il solliciter son pardon pour l'insincérité de notre demande. »

XLII

Un jour, on lui posa la question : « Toi qui excelles dans l'art de dire, serais-tu aussi efficace dans l'art de protéger ton cœur ? – En vérité, dit-elle, je suis de chaque cœur la gardienne-née. Car je ne laisse rien s'exfiltrer de ce qui est son flux intérieur ni je ne laisse s'infiltrer en lui, si fluide soit-elle, quelque menace extérieure que ce soit. »

XLIII

« Maîtresse, lui dit une fois sa servante, quitte ta maison et sors dehors contempler les signes de la toute-puissance de Dieu. – « Non, lui répondit-elle, c'est à toi de rentrer dans la maison pour contempler à l'intérieur de toi les signes de cette toute-puissance. » Ajoutant : « Mon devoir est de me concentrer pour réfléchir à longueur de temps à cette même toute-puissance. »

XLIV

Un jour, se rendant à La Mecque en pèlerinage, elle vit, à mi-chemin, venant à elle, la Ka'aba : « Qu'ai-je à faire de la Maison, dit-elle, alors que c'est du Maître de la Maison dont j'ai besoin, de Celui-là même qui a dit : "Celui qui s'approche de Moi d'un empan, Je M'approcherai de lui d'une coudée." La Ka'aba que je regarde de mes yeux n'exerce aucun pouvoir sur moi et sa beauté ne m'est de rien et ne m'apporte pas la joie. »

XLV

À quelqu'un qui lui demandait ce qu'elle attendait de sa manière de vivre, elle répondit : « Aucune récompense, mais seulement que le Prophète Muhammad, au Jour du Jugement, dise avec joie aux autres Prophètes : "Voyez ce qu'une femme de ma Communauté est parvenue à accomplir". »

XLVI

La nuit, après la prière d'*al-'isha'*, la dernière de la journée, se tenant debout sur la terrasse de sa maison et serrant contre elle le voile de sa chemise, elle disait : « Seigneur, les étoiles brillent de tout leur éclat, les yeux des dormeurs se sont refermés, les Rois ont vérifié que leurs portes étaient closes et chaque amant s'est retiré avec son aimée. Et moi je me tiens à mon rang, face à Toi. » Puis elle reprenait sa prière jusqu'à l'aube. Quand le petit jour apparaissait, elle disait : « Seigneur, cette nuit s'en est allée et le nouveau jour resplendit déjà. Ah, savoir si Tu as accepté ma nuit ou si, hélas, Tu l'as rejetée ! Si Tu l'as acceptée, ce me serait grand bonheur, si Tu l'as rejetée, je me plierai à Ta volonté mais continuerai mon effort. Par Ta Gloire ! tel sera mon seul souci aussi longtemps que Tu me donneras de vivre et me soutiendras. Et, sois-Tu glorifié ! si moi-même je me chassais de Ta

porte, je ne m'éloignerais pas pour autant de Toi à cause de l'amour de Toi qui est tombé dans mon cœur. »

XLVII

À la seule évocation du Feu, elle perdait connaissance. Et répétait souvent : « Si le monde était la propriété d'un seul homme, il ne serait pas riche, quoi qu'on en pense – Comment cela ? – Parce qu'il n'aurait été que le possesseur de rien. »

XLVIII

« Quand est-ce que l'homme pourrait être considéré comme entièrement satisfait ? » lui demanda-t-on. « Quand les malheurs par lui subis lui apporteront la même joie que les bonheurs par lui reçus », répondit-elle.

XLIX

« Le chant du muezzin, disait-elle, évoque pour moi l'appel du héraut qui annoncera le Jour du Jugement ; le papillonnement de la neige rappelle le tourbillon des feuilles sur lesquelles seront inscrites les actions des hommes en ce même Jour ; un vol de sauterelles, c'est pour moi comme la cohue des humains au Jour de la Résurrection. »

L

Certaine nuit, raconte la légende de Râbi'a, un cambrioleur s'introduisit chez elle et lui vola, alors qu'elle dormait, quelques effets dont il fit un paquet. Quand il voulut sortir de la chambre, la porte disparut à ses yeux. Il posa son paquet par terre pour la chercher : aussitôt elle reparut ; et il en fut ainsi plusieurs fois de suite. Une voix angélique s'adressa finalement à lui dans le noir pour lui dire : « Laisse les vêtements de Râbi'a, nous en sommes les gardiens et jamais nous ne te laisserons les emporter, si endormie soit-elle. »

LI

Elle disait vouloir garder constamment son linceul à portée de main. Et quand elle priait et se prosternait en pleurs, une flaque d'eau paraissait se former là où son front avait touché le sol.

LII

D'après Sa'ad Ibn Osmân : « J'étais un jour avec Dzoû'l-Noûn al-Misrî dans une enceinte vouée à Dieu quand quelqu'un s'approcha de nous : "Va voir qui c'est, dit Dzoû'l-Noûn, car seul un ami d'Allah peut marcher sur cette terre sacrée." J'y allai et, à mon retour, je lui dis : "C'est une femme, et par le Seigneur de la Ka'aba, c'est une amie de Dieu." Il se dirigea vers elle pour la saluer. Râbi'a, car c'était elle, lui demanda : "Convient-il aux hommes de parler aux femmes ? – Je suis ton frère, lui répondit-il, et ne suis guère de ceux qu'on peut soupçonner – Sois le bienvenu", lui dit-elle. Alors il demanda : "Qu'es-tu venue faire ici ?" Elle répondit par le verset du Coran : "La Terre de Dieu n'est-elle pas assez vaste pour vous permettre d'émigrer* ?" »

* Sourate Les Femmes, IV, 97. Traduction de Denise Masson, *op. cit.*

LIII

Un jour, on récitait devant elle ce verset du Coran :

Ce jour-là,
La seule occupation des hôtes du Paradis
sera de se réjouir

En compagnie de leurs épouses.
Ils se tiendront, sous des ombrages,
Accoudés sur des lits d'apparat.*

Elle dit : « Pauvres gens du Paradis ! Les voilà bien occupés de leurs femmes ! »

* Sourate Ya Sin, XXXVI, 55-56. Traduction de Denise Masson, *op. cit.*

LIV

À quelqu'un qui, devant elle, faisait état de sa grande fortune pour qu'elle consentît à l'épouser, elle dit : « Désirer les choses terrestres n'engendre que tristesse et souci ; les mépriser, c'est la paix de l'âme. Prépare d'ores et déjà le viatique qui t'accompagnera pour rejoindre ton Créateur ! Sois ton propre héritier et ne laisse pas les autres se partager tes biens ! Renonce à tout et que seule la mort rompe ton jeûne ! Quant à moi, si j'avais été aussi riche que toi, rien ne m'aurait distraite de mon Seigneur, pas même un clignement de l'œil. »

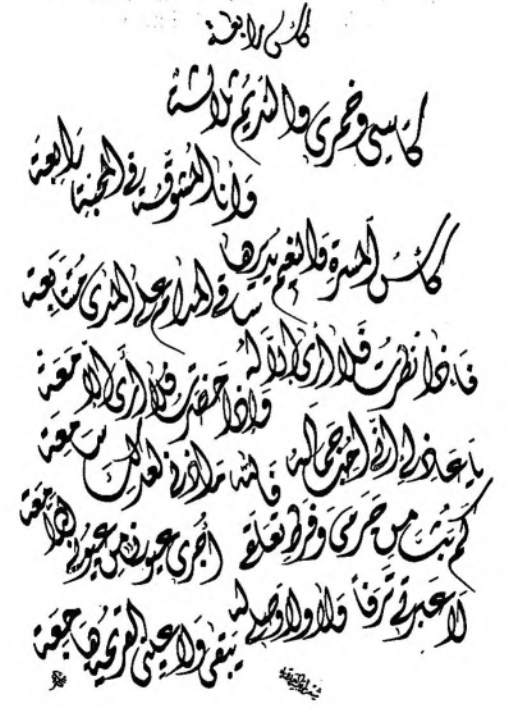
LV

Râbi'a raconte : « Un jour, à l'aube, après avoir prié, je m'endormis. Je vis alors en songe un arbre d'une surprenante beauté et d'une fraîcheur inégalable, plus haut que tous les autres. Sur lui poussaient, de la grosseur du sein d'une vierge, trois fruits qui m'étaient inconnus ; l'un était blanc, l'autre rouge et le troisième jaune, tous trois brillants comme les astres du ciel. "À qui appartient cet arbre ?" me suis-je demandé. "C'est l'arbre de tes prières de tout à l'heure", me répondit une voix. Par terre, j'aperçus un fruit d'une couleur d'or : "Pourquoi ce fruit est-il par terre alors que sa place est à côté des autres ?" demandai-je. "De fait, ce fruit était sur l'arbre mais, durant ta prière, tu t'es laissée distraire par la pensée de la pâte à pain que tu devras bientôt faire lever. Et, aussitôt, le fruit tomba." »

LVI

On raconte que, sentant sa mort proche, elle dit à 'Abda bint Abî Shawwâl, sa servante, en lui désignant une robe à capuche qu'elle utilisait pour prier la nuit et pour dormir : « N'annonce pas ma mort, mais enveloppe-moi ce jour-là dans cette robe. » Ce qui fut fait. Et la servante ajouta à l'habit un pauvre voile de laine que Râbi'a portait d'habitude. Un an après la mort de la sainte, 'Abda vit celle-ci en rêve habillée d'une splendide robe verte brodée d'or et recouverte d'une longue écharpe de fine soie verte rehaussée, elle aussi, de fils d'or. « Ô Râbi'a, interrogea la servante, qu'as-tu fait de ton linceul et de ton pauvre voile de laine ? – On me les a enlevés, robe à capuche et pauvre voile, dit Râbi'a, et on m'a habillée ainsi que tu le vois. Quant à mon linceul, il a été plié en quatre ; empaqueté, scellé, il a été transféré au ciel pour qu'au Jour de la Résurrection ma parure soit complète. – Et c'est pour cela que tu as tant peiné sur terre ? »

questionna la servante. « Non, répondit Râbi'a, ceci n'est rien : j'attends, ainsi vêtue, ce qui va venir, ce qui m'est inconnu et que Dieu réserve à ceux qui L'aiment et qu'Il aime. »



Références des citations

Les poèmes sont cités par :

1. Benghal.
2. 'Attâr in *Ilahi nameh ;* repris par Nurbakhsh.
3. Abou-Tâlib et d'autres, avec des variantes.
4. Al-Hurayfich in *al-Rawd al-fâ'iq.*
5. Al-Hurayfich in *al-Rawd al-fâ'iq* ; et également par Nurbakhsh.
6. De nombreux transmetteurs avec de légères variantes.
7. Suhrawardî.
8. Ibn-Ghanim al-Maqdissî in *Chants de la Recluse.*
9. Al-Hurayfich in *al-Rawd al-fâ'iq.*
10. Ansâri in *Tafsir-'erf wa âdabi-ye Qora'an-e majid.*
11. Al-Hurayfich in *al-Rawd al-fâ'iq.*
12. Abou-Bakr al-Hosnî in *Chants de la Recluse.*
13. Abou-Bakr al-Hosnî in *Chants de la Recluse.*
14. Al-Hurayfich in *al-Rawd al-fâ'iq.*

Les propos sont rapportés par :

1. Izzedîne Ibn 'Abd as-Salâm al-Muqaddassî in *Sharh hâl al awliyâ.*
2. De nombreux transmetteurs.
3. Al-Muqaddassî.
4. Munâwî in *Chants de la Recluse.*
5. 'Attâr : *Tadhkirat al-awliyâ'*, version ouïgour.
6. Attâr, *op. cit.*
7. Munâwî, *op. cit.*
8. Munâwî, *op. cit.*
9. 'Attâr, *op. cit.*
10. 'Attâr, *op. cit.*
11. De nombreux transmetteurs.
12. De nombreux transmetteurs.
13. Attâr, *op. cit.*
14. Aflakî.
15. Al-Gâmî.
16. Al-Gâmî.
17. Munâwî, *op. cit.*
18. Muhammad Baha'î in « *Kashkûl* » et par d'autres transmetteurs, dont Al-Gâmî.
19. Attâr, *op. cit.*
20. 'Attâr, *op. cit.*
21. 'Attâr, *op. cit.*
22. Munâwî, *op. cit.*
23. 'Attâr, *op. cit.*
24. 'Attâr, *op. cit.*
25. Ibn Taymiyya, in *Majmû'a ar-rasa'il wal-masâ'il.*
26. De nombreux transmetteurs.
27. De nombreux transmetteurs.
28. Al-Qushayrî.

29. Al-Zâbîdî.
30. Abou Ma'moûr Abdallah ibn 'Amr et d'autres transmetteurs.
31. 'Attâr, *op. cit.*
32. Munâwî et d'autres transmetteurs.
33. 'Attâr, *op. cit.*
34. Attâr, *op. cit.*
35. De nombreux transmetteurs.
36. De nombreux transmetteurs.
37. 'Attâr, *op. cit.*
38. 'Attâr, *op. cit.*
39. 'Attâr, *op. cit.*
40. 'Attâr, *op. cit.*
41. De nombreux transmetteurs.
42. 'Attâr, *op. cit.*
43. 'Attâr, *op. cit.*
44. 'Attâr, *op. cit.*
45. Munâwî, *op. cit.*
46. Al-Hurayfich.
47. 'Attâr, *op. cit.*
48. De nombreux transmetteurs.
49. Munâwî, *op. cit*, et par d'autres transmetteurs.
50. 'Attâr, *op. cit.*
51. Abou-Bakr al-Hosnî.
52. Al-Hurayfich, d'après Sa'ad Ibn Osmân.
53. Abou-Bakr al-Hosnî.
54. Munâwî, *op. cit.*
55. Munâwî, *op. cit.*
56. Çibt ibn al-Jawzî, mais aussi par Ibn Khallikân.

Table

Le fouet de Râbi'a 9
La flûte de Râbi'a 17
QUATORZE POÈMES 33
CINQUANTE-SIX PROPOS 67
Références des citations 131

DU MÊME AUTEUR

1. POÉSIE

La Nymphe des rats, avec douze gravures de Roger-Edgar Gillet, hors commerce, 1964.
La Mort abeille, L'Herne, 1972.
L'Eau froide gardée, Gallimard, 1973.
Fragments : Poème, Gallimard, 1978.
Obscure lampe de cela, Jacques Brémond, 1979.
Inversion de l'arbre et du silence, Gallimard, 1981.
L'Être Poupée suivi de *Colombe aquiline*, Gallimard, 1983.
Nuage avec des voix, Fata Morgana, 1984.
L'Autre côté brûlé du très pur, Gallimard, 1992.
Seize Paroles voilées, Fata Morgana, 1995.
Chemins toutes ces traces, Lyrics Editions, Vancouver, Canada, 1998 (tirage limité).
Fièvre et guérison de l'icône, Imprimerie nationale, collection « La Salamandre » en coédition avec l'Unesco (collection d'œuvres représentatives), 1998.
Si respirer, Fata Morgana, 2001.
Fiançailles de la fraîcheur, Imprimerie nationale, collection « La Salamandre », 2003.
Presque nuit, Al-Manar, 2003.
Brise et attestation du réel, Fata Morgana, 2004.
Fluidité de la mort, Fata Morgana, 2007.
Oiseau ailé des lacs, Fata Morgana, 2010.
Dans le miroir des arbres, Fata Morgana, 2011.
D'une langue, Fata Morgana, 2013.

L'Uraeus, Fata Morgana, 2014.
L'Être, Fata Morgana, 2014.

2. ESSAIS

Les Porteurs de feu, Gallimard, 1972.
André Pieyre de Mandiargues, Seghers, collection « Poètes d'aujourd'hui », 1978.
La Unième Nuit, Stock, 1980.
Ur en poésie, Stock, 1980.
Firdaws, essai sur les jardins et les contre-jardins de l'Islam, Philippe Picquier/Le Calligraphe, 1984.
Archer aveugle, Fata Morgana, 1986.
Les Sept Dormants au péril de la poésie, Leuvense Schrijversaktie, Louvain, 1991.
Lumière sur Lumière ou l'Islam créateur, Les Cahiers de l'Égaré, 1992.
Rimbaud, le huitième Dormant, Fata Morgana, 1993.
L'Interdit, José Corti, 1993.
Le Nibbio, José Corti, 1993.
Réfraction du désert et du désir, Babel, 1994.
Liban pluriel, Naufal-Europe, 1994.
L'Ouvraison, José Corti, 1995.
Un suspens de cristal, Fata Morgana, 1995.
Habiter Vermeer, L'Étoile des Limites, 1995.
Le Calame, Fata Morgana, 1997.
Hermès défenestré, José Corti, 1997.
La Tisane du sphinx, Fata Morgana, 1997 (tirage limité).
Le Vin mystique, précédé de la traduction de « Al Khamriya » d'Omar Ibn al-Farîdh, Fata Morgana, 1998.
Mallarmé sauf azur, Fata Morgana, 1999.
Mahomet, Pygmalion/Gérard Watelet, 2000 ; Albin Michel, 2001.

Le français, l'autre langue, Imprimerie nationale, 2001.
Hugo ? Oui, Hugo ! Imprimerie nationale, 2002.
Le Vin mystique et autres lieux spirituels de l'Islam, Albin Michel, 2002.
La Nuit de la substance, Fata Morgana, 2007.
Sur le cœur d'Israfil, Fata Morgana, 2013.
Rembrandt et les Amazones, Fario, 2013.

3. CARNETS

Le Voyage d'Alep, Les Cahiers de l'Égaré, 1991 ; édition complétée, Fata Morgana, 2002.
Signes et singes, Fata Morgana, 1996.
Se noyer en eau sèche, Robert et Lydie Dutrou, 1998 (tirage limité).
L'Oreille du mur, Robert et Lydie Dutrou, 1998.
Fourmilière détraquée, La Pierre d'alun, 2001.
Carnets du méditant, Albin Michel, 2003.

4. FICTION

Lecture d'une femme, Fata Morgana, 1988.
La Nuit d'Abou'l Quassim, Tschann, 1997.
Le Chat couleur, Fata Morgana, 2014.

5. ENTRETIENS

La Parole et la Preuve, MEET, Saint-Nazaire, 1996.
Sauf erreur, entretiens avec Frank Smith et David Raynal, Paroles d'Aube, 1999.
Fils de la parole : un poète d'Islam en Occident, entretiens avec Gwendoline Jarczyk, Albin Michel, 2004.
L'Extravagance : mémoires, Robert Laffont, 2014.

6. TRADUCTIONS

Badr Chaker Es-Sayyâb, *Poèmes de Djaykour*, Philippe Picquier/Le Calligraphe, 1983.

Khalil Gibran, *Le Prophète*, Naufal-Europe, 1992.

Khalil Gibran, *Le Prophète*, nouvelle traduction précédée d'un essai : « Le mystère Gibran », La Renaissance du Livre, 1998.

Spiritualités vivantes

19. *La Sagesse des prophètes*, Ibn 'Arabî.
32. *La Voie de la perfection. L'enseignement du maître persan Nur Ali Elâhi*, Bahrâm Elâhi.
52. *Le Chemin de la Lumière. La Voie de Nur Ali Elâhi*, Bahrâm Elâhi.
60. *Traité de l'amour*, Ibn 'Arabî.
70. *Le Mesnevi. 150 contes soufis*, Djâlal-al-Dîn Rûmî.
74. *Futuwah, traité de chevalerie soufie*, traduit et introduit par Faouzi Skali.
92. *Le Jardin de roses*, Saadi.
98. *Chercheur de vérité*, Idries Shah.
106. *La Voie soufie*, Faouzi Skali.
111. *Rubâi'yat*, Djalâl-od-Dîn Rûmî, traduit et présenté par Eva de Vitray-Meyerovitch et Djamchid Mortazavi.
132. *Anthologie du soufisme*, Eva de Vitray-Meyerovitch.
137. *Le Langage des oiseaux*, Farîd-ud-Dîn 'Attâr.
141. *Traces de lumière. Paroles initiatiques soufies*, Faouzi Skali.
150. *Les Illuminations de la Mecque*, Ibn 'Arabî.
169. *Le Chœur des prophètes. Enseignements soufis*, Cheikh Bentounès.
175. *L'Islam au féminin. La femme dans la spiritualité musulmane*, Annemarie Schimmel.
179. *Dictionnaire des symboles musulmans. Rites, mystique et civilisation*, Malek Chebel.
194. *Le Coran, essai de traduction*, Jacques Berque.

204. *La Prière en islam*, Eva de Vitray-Meyerovitch.
219. *Les Quatrains d'Omar Khayyam*, traduits et présentés par Omar Ali-Shah.
225. *Saint François et le sultan*, Gwénolé Jeusset.
251. *La Sagesse extravagante de Nasr Eddin*, Jean-Louis Maunoury.
256. *Moïse dans la tradition soufie*, Faouzi Skali.
264. *L'Interprète des désirs*, Ibn 'Arabî.
272. *Jésus dans la tradition soufie*, Faouzi Skali et Eva de Vitray-Meyerovitch.
273. *Les Sept Cités de l'amour*, Farîd-ud-Dîn 'Attâr
276. *Paroles de Vérité*, Ostad Elahi.
278. *Derviches tourneurs. La confrérie de la danse sacrée*, Alberto Fabio Ambrosio.
286. *Le Rêve et ses interprétations en islam*, Pierre Lory.

Espaces libres

52. *Islam, l'autre visage*, Eva de Vitray-Meyerovitch.
164. *Vivre l'islam. Le soufisme aujourd'hui*, Cheikh Bentounès.
174. *Qu'Allah bénisse la France !*, Abd al Malik.
193. *La Conférence des oiseaux*, Jean-Claude Carrière.
239. *Sur les pas de Rûmî*, Nahal Tajadod.
246. *Universalité de l'islam*, Eva de Vitray-Meyerovitch.
249. *Le Soufisme, cœur de l'islam*, Cheikh Bentounès.

Albin Michel / grand Format

À la croisée des trois monothéismes. Une communauté de pensée au Moyen Âge, Roger Arnaldez.

La Fraternité en héritage. Histoire d'une confrérie soufie, Cheikh Bentounès avec Bruno Solt.
Mort et résurrection en islam. L'au-delà selon Mullâ Sadrâ, Christian Jambet.
Le Rêve et ses interprétations en islam, Pierre Lory.
La Cité vertueuse d'Alfarabi, Muhsin Mahdi.
L'Exil occidental, Abdelwahab Meddeb.
Instants soufis, Abdelwahab Meddeb.
Le Gihad dans l'islam médiéval, Alfred Morabia.
Fils de la parole. Un poète d'islam en Occident, Salah Stétié et Gwendoline Jarczyk.
L'Incendie de l'âme. L'aventure spirituelle de Rûmî, Annemarie Schimmel.
Henry Corbin, penseur de l'islam spirituel, Daryush Shayegan.
Les Penseurs libres dans l'islam classique, Dominique Urvoy.

Beaux livres

Calligraphies d'amour, Hassan Massoudy, introduction de Jacques Lacarrière.
Désir d'envol, Hassan Massoudy.

Carnets du calligraphe

L'Harmonie parfaite d'Ibn 'Arabî, calligraphies de Hassan Massoudy.

Carnets de sagesse

Paroles d'islam, Nacer Khémir.
Paroles soufies, Sylvia Lacarrière.

RÂBI'A DE FEU ET DE LARMES

SALAH STÉTIÉ

Râbi'a al-Adawiyya (713-801) est la première grande figure du soufisme, et il n'est pas indifférent qu'elle soit une femme. Elle est l'objet d'une vénération encore vive de nos jours, aussi bien au sein des milieux populaires que des cercles soufis. Ses paroles et ses poèmes, recueillis et transmis au fil des siècles par une chaîne ininterrompue de spirituels, conservent toute leur actualité.

Son rayonnement et sa personnalité de feu lui permirent toutes les audaces. On raconte notamment qu'elle se promenait avec un seau d'eau et une torche : le premier, disait-elle, était destiné à éteindre le feu de l'Enfer, et le second à porter le feu au Paradis – ceci pour faire valoir une spiritualité totalement désintéressée, qui ne procède pas d'un marchandage moral avec Dieu.

Après une biographie et une introduction lumineuse, Salah Stétié nous offre une magnifique traduction des poèmes et des propos qu'il nous reste de la sainte, accompagnées des calligraphies du grand artiste Ghani Alani.

9 782226 320193

22 5987 6
ISBN 978-2-226-32019-4
VOLUME A

Rabia de Bassorah. Miniature indienne, école moghole, vers 1725. Hyderabad, Salarjung Museum. Traduction du texte : « Mon Bien-Aimé, c'est Dieu ! Il est le signe ! » – © Roland et Sabrina Michaud / akg-images.